

L'incourâ et lo sacristain

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Dis donc, François, lis voir ça!... y ai-je été, oui ou non?...

A partir de la seconde plateforme, il n'y a plus, pour le public, qu'un seul moyen de transport pour atteindre la troisième, située à 160 mètres plus haut. C'est l'ascenseur Edoux, qui franchit cette distance en deux relais, avec une vitesse de 1 mètre par seconde. Ici, cet ascenseur ne marche plus, comme aux étages inférieurs, sur un plan incliné; il chemine verticalement. Aussi quand on le suit des yeux à une telle hauteur, ou qu'on l'en voit descendre, on ressent, quoi qu'on en dise, un petit froid dans le dos, et l'on ne peut s'empêcher de se représenter l'affreuse omelette... Ouf! n'en parlons pas!...

Comme pour se rassurer et savoir un peu l'opinion du voisin, on amène, — sans en avoir l'air, — la conversation sur ce sujet en disant :

— Ça me paraît admirablement agencé... Je crois qu'il n'y a rien à craindre.

Et le voisin, qui ne demande pas mieux que de se remettre un peu de cœur au ventre, s'empresse de répondre :

— Absolument pas!... vous comprenez qu'avec un homme comme M. Eiffel!...

Et de répéter ce que dit la brochure descriptive qui se trouve dans les mains de tous les visiteurs de la Tour: « L'ascenseur est muni de freins qui peuvent l'arrêter instantanément; il est soutenu par six câbles en fil d'acier, dont un seul pourrait supporter la charge de la cabine remplie de voyageurs. »

Allons, messieurs, mesdames, avancez, un peu vite, s'il vous plaît!

Eh bien, nous y voilà dans la cabine; pas moyen de revenir en arrière.

— *Quand vous voudrez!*

C'est le cri du départ, à la Tour Eiffel et en général dans les chemins de fer français. Il remplace le: *prêt!!* de chez nous.

Ça glisse, ça monte sans secousse, comme dans l'huile... On cause peu, on pense beaucoup. Ceux qui semblaient les plus résolus, là-bas, en faisant queue, sont les plus calmes.

Quelques joyeux Parisiens prennent la chose par le côté plaisant :

— Ce serait cependant un peu fort, s'il fallait payer cent sous pour se faire tuer à moitié par là.

— A moitié!... dis donc, Oscar, t'es ben modeste. Y aurait pas de fractions.

Puis, un brave homme, blotti dans le coin de la cabine, a l'air de se dire :

« Tu n'étais pourtant pas obligé de venir ici!... »

— Changement de cabine! Avancez, avancez! messieurs!

Et nous voilà franchissant encore 80 mètres vers le ciel. Quand cessons-nous de monter?... Ce n'est vraiment pas gai, tout cela...

Ça glisse, glisse..... ça monte..... brrouou!!...

Une dame, vraiment émue et pâle, fait des reproches à son mari :

— Tu n'aurais jamais dû m'engager à monter, Marcelin; tu aurais dû me laisser en bas... S'il y a du danger, au moins... tu serais venu seul...

— As pas peur, ma poulotte, nous arrivons...

— Troisième plateforme! par ici, messieurs... Ne poussez donc pas!

Tous ont hâte de mettre le pied sur ce plancher, à 273 mètres du sol; tous se précipitent vers le balcon vitré qui entoure la plateforme, pour vite jeter un coup d'œil dans l'espace et sur l'immense scène qui se déroule à plusieurs lieues à la ronde. Ce ne sont partout que des exclamations :

— Ah ben, merci! Regardez-moi un peu ça! — Pristi! — Ah, mon bon ami, quel saut! — Tais-toi, on y songe! Oh! la la! ma sœur, avance-toi et tâte du coup d'œil!... — Ah! quelle horreur!... — C'est vraiment splendide! — C'est merveilleusement beau!...

Un Vaudois, après avoir plongé perpendiculairement un regard sur la foule qui grouille au pied de la Tour :

— Charrette!!

(A suivre.)

L. M.

La jarrettière.

Le monde féminin, dit le *Voltaire*, s'occupe beaucoup en ce moment de la décision prise par un congrès de médecins anglais.

Ces messieurs, après de longs débats, auraient décidé d'interdire l'emploi de la jarrettière, attendu qu'elle est nuisible à la circulation du sang.

Cette décision m'inquiète. Si les dames se rangent à cet avis, comment désormais s'accommoderont-elles?

Porteront-elles des maillots comme les danseuses, des bretelles comme les hommes ou bien, en usant comme pour les babys, rattacheront-elles tout simplement par des cordons leurs bas à leur ceinture?

Peut-être, à l'exemple de quelques-unes, préféreront-elles tout bonnement les laisser tomber sur leurs talons. Mais alors quelle déception pour ceux qui pensent avec certain chroniqueur, que, « pour un œil bien exercé (et il faut qu'il le soit bien en

effet), l'âge, les occupations, le tempérament, l'état de cœur et d'esprit d'une femme, tout cela se devine dans un bas bien tiré. »

Pour moi, je ne puis, à ce sujet, me défendre de tristes réflexions sur l'instabilité des choses humaines. Pauvre jarrettière déjà si déchuée de son ancienne splendeur, la voilà sur le point d'être proscrite!

Le temps est bien loin où cet objet au lieu d'être un détail secret et très modeste du vêtement, en était un des ornements les plus coquets. Faite de galon d'or, ornée de boucles de diamant, reproduisant les armoiries et la devise des dames qui s'en servaient pour joindre leur caleçon à leur bas-de-chausse, l'usage alors ne défendait point de la laisser voir. Cela explique, sans doute, cette fantaisie d'une duchesse d'Orléans qui, devenue veuve, ne trouva rien de mieux pour affirmer sa grande douleur, que de faire émailler ses jarrettières de larmes et de pensées.

Divers historiens racontent qu'à la bataille de Crécy, le roi d'Angleterre, Edouard III, donna le signal du combat en faisant élever sa jarrettière au bout d'une lance. Suivant une autre tradition plus répandue, la comtesse de Salisbury, qu'Edouard aimait passionnément, ayant perdu sa jarrettière dans un bal, ce prince s'empressa de la ramasser. Son empressement provoqua l'hilarité des courtisans: « *Honni soit qui mal y pense!* » dit-il; ceux qui rient seront peut-être un jour très honorés d'en porter une semblable. »

Peu de temps après, le 19 janvier 1348, Edouard III fonda l'*Ordre de la Jarrettière*, qui a pour chef le souverain de l'Angleterre. Il ne devait compter que 26 membres y compris le roi ou la reine. Le nombre des chevaliers était cependant de 49 en 1881.

Les chevaliers portent une jarrettière bleue à la jambe gauche, et la reine au bras. Le costume et les insignes sont *jarrettière* de velours bleu foncé, sur laquelle est inscrite la devise: « *Honni soit qui mal y pense!* » *manteau* de velours bleu, *chaperon* et *justaucorps* de velours cramoisi; *chapeau* de velours noir; *collier* d'or; *George* ou figure de saint George, attaché à un large ruban bleu foncé; étoile d'argent.

L'incourà et lo sacristain.

Ne sé pas coumeint cein va ora; mâ lè z'autro iadzo, l'étâi prâo la môûda, quand y'avâi onna noce, que lo menistre âo bin l'incourâ séyont invitâ po dinâ, suivant que lè z'épâo

étiont dâi z'inguenôts âo bin dâi catholico.

On valet que s'étâi mariâ, avâi don invitâ l'incourâ âo repê de noce, et lo sacristain, qu'étâi on vesin, avâi étâ invitâ assebin. Lo bon san que n'ont pas refusâ, kâ on va avoué mē dē pliési bafra à n'on tire-bas quē dē bailli on coup dē man po écâorē âo mécanique. L'incourâ et lo sacristain arrevont don âo momeint iô la noce allâvê sē mettrē à trabilia. La soupa âi pâi fougâvê dza dein la grossa terrine, et la frecachâ que mitenâvê dein la mermita cheintâi tant bon que cein arâi fê reveni on moo; vo peinsâ don se noutrē z'invitâ se reletsivont lē pottēs per avanço!

On sē chitē déveron la trabilia; mâ âo momeint iô on coumeincivē à dressi la soupa, vouaïque onna fenna qu'eintrē tot drâi, ein dzemotteint, po veni queri l'incourâ, kâ la mère dē cllia pernetta, quē dēmaôrâvê dein on outro veladzo dē la perrotse, étâi âo pe bas, et faillâi monsu l'incourâ po l'espédiyi dein l'autro mondo.

L'incourâ, qu'étâi on brâvo et digno hommo, ne fâ ni ion, ni dou et dévant d'avâi pi agottâ onna couliérâi dē soupa, sē laivē, remet son tsapé et tracē frou ein faseint signo âo sacristain d'allâ assebin. Ma fâi, lo pourro sacristain, qu'on lâi desâi Batiste, qu'étâi morfrelet qu'on dianstro et que s'eimpacheintâvê dē rupâ caquies fins bocons, arâi prâo einvoyi à ti lē diablo la fenna que lē vegnâi criâ, et la villie qu'allâvê reindrē l'âme; mâ n'javâi pas â renasquâ et dnt traci assebin, mâ bin maugrâ li, vo pâodē comptâ!

Y'avâi passâ on hâora po allâ trovâ la malâda, et vo peinsâ bin que on nâora po allâ, on hâora po restâ lē, et on hâora po reveni, adieu lo dinâ dē noce; assebin ein revegneint, que l'étâi dza né, s'ein vont tot drâi à la cura, iô medziront on bocon.

Tandis que l'étiōnt ein route, l'é-pâosa, po consolâ l'incourâ dē cein que n'avâi pas pu dinâ, lâi fe portâ à la cura cein qu'on lâi dit onna *tourte*, que c'est on espèce dē couquon que n'a min dē perte âo mâitein et qu'a la forma dē 'na petito toma âo de 'na pliaqua dē nillon, dâi riondēs; mâ cein est bin dē plie bon.

— Eh hé! Batiste! se fâ l'incourâ, te pâo tē veintâ que vouaïque on fin bocon que la brâva épâosa m'einvoyē; mâ s'on vâo bin s'ein regalâ, n'ia pas prâo po dou, et coumeint te n'as pas pu dinâ non plie, t'as atant dē drâi quē mē. Faut mī que ion sē regalâi bin adrâi quē dē sein bailli à ti dou l'einvia ein n'ein medzeint que 'na nocetta. Ora, coumeint vollein-no fêrē?

— No faut teri âi boutsēs, repond lo sacristain.

— Eh bin, que na, fâ l'incourâ; faut attendrē à dēman, et cē qu'arâ fê lo pe bio révo, arâ lo coucon. Mē vē t'arreindzi on lhi su lo canapé et te cutséri ice stané.

Dinsē de, dinsē fē. Mâ tandi la né, Batiste que savâi lo coucon dein lo boufet à coté dē li ne put pas sē rateni d'allâ à pi dē tsau po l'agottâ. Ma fâi l'agottâ tant que n'ein restâ pas dē quiet repêtrē on ciron, et lo leindēman matin, quand furont levâ, l'incourâ lâi fâ:

— Eh bin! qu'as-tou revâ, Batiste?

— Oh! monsu l'incourâ, y'ē fē on bio révo, mâ ditēs d'aboo lo voutrō?

— Eh bin, fâ l'incourâ, y'ē revâ que dâi z'andzo sont vegnâi vers mē; ye m'ont einvortolhi dein on lēvet et m'on portâ âo paradis, iô fasâi tant bio et iô y'ē étâ tant bin reçu que y'arē bin volliu ne pas mē reveilli.

L'incourâ sē peinsâvê que n'étâi pas possiblo qu'on poussē fêrē on pe bio révo, es sē crâyâ po su d'avâi la regalâie.

— Ora, à tē, se fē à Batiste?

— Eh bin, monsu l'incourâ, y'ē revâ que lē z'andzo étiont venus vo queri po vo portâ âo paradis. Vo z'ē sédiu, coumeint dē justo; mâ on n'a pas volliu mē laissi eintrâ; on m'a clliou la porta âo naz. Adon y'ē guegni pē lo perte dē la saraille et y'ē bin oiu tot cein qu'on vo z'a dē; et quand y'ē vu coumeint on vo tsouyivē perque et diéro vo lâi étâi benhirâo, mē su peinsâ: jamē dē la viâ monsu l'incourâ ne reveint à la cura; sarâi on rudo fou, kâ l'est trâo bin perque. Et su redêcheindu tot solet ein plio-reint, et mē su dē: pisque cein va dinsē, ne faut pas laissi paidrē lo coucon, l'ē medzi...

Et l'est dinsē que cē farceu dē Batiste s'est estiusâ d'avâi agaffâ lo coucon que l'incourâ reluquâvê tant.

L'ÂME DU VIOLON

PAR ALFRED DES ESSARTS.

LA SYMPHONIE PASTORALE.

IV

Un long intervalle de quinze ans s'était écoulé.

La nuit enveloppait de ses ombres la paisible ville de Zell cachant au loin l'abrupte paroi de Gerlos.

Les routes étaient désertes; les troupeaux avaient regagné l'étable en faisant résonner leurs clochettes; toute une population laborieuse se livrait au sommeil et goûtait ce repos qui vient délasser les membres et rafraîchir l'esprit. Une brise légère courait de chalet en chalet et agitaient doucement le feuillage des châtaigniers touffus.

La lune, en se levant radieuse, découpa

vivement les angles des maisons rustiques, et les étoiles scintillantes percèrent la profondeur de l'infini.

Une voiture fit retentir la rue principale pavée de cailloux tranchants et de petits fragments de roche. Elle s'arrêta devant l'auberge tenue par maître Frickman, que le postillon n'eut pas de peine à éveiller. L'hôte apparut sur le seuil de sa porte, tenant un flambeau et de l'autre se frottant les yeux, mais alléché par l'importance présumée du voyageur qui venait lui demander l'hospitalité.

— Il est bien tard, monsieur, dit-il, c'est tout une affaire de préparer un appartement et un souper à cette heure indue.

Le voyageur, homme à la taille mince et élancée, sauta hors de la voiture en répondant d'un air préoccupé:

— Je n'ai besoin que d'une chambre donnant sur la rue. Quant au souper, ne vous en inquiétez point. Je n'ai pas faim. Faites-moi seulement chauffer du café.

Frickman tourna les talons, après avoir établi le voyageur dans sa plus belle chambre, et il maugréait entre ses dents:

— C'est bien la peine de se déranger pour une si chétive pratique!

Au bout de quelques minutes, il revint avec le café. L'étranger avait ouvert la fenêtre et, appuyé sur le balcon de bois, il contemplait fixement une chaumière située en face et dont la croisée unique, à étroits losanges, était en grande partie masquée par un rideau de lierre. Il était là, grave, méditatif, et il tressaillait lorsque maître Frickman, qui l'avait appelé vainement: Monsieur! monsieur! fut obligé de lui toucher légèrement le bras.

— C'est bien, dit-il, je vous remercie de votre diligence. Je reconnaitrai vos soins.

— Il est tout chaud, monsieur... première qualité.

— Dites-moi? voici en face un assez joli chalet...

— Ça? ..une bicoque, s'il vous plaît.

— Pardon; cela dépend de la manière dont on voit les choses. A qui appartient cette maison?

— Ah! par exemple, monsieur! sauf votre respect, voilà une drôle de question. Qu'est-ce que ça peut vous faire d'apprendre que la bicoque — ou le chalet — appartient à une bonne vieille qui s'appelle la veuve Schwartz?

Le voyageur ne put réprimer un mouvement brusque. Il joignit les mains et contempla le ciel.

Frickman commençait à craindre d'abriter chez lui un fou. En conséquence, sans plus de retard, il alla réveiller ses garçons pour avoir en eux aide et assistance contre de nouvelles excentricités.

S'étant fortifié en buvant quelques cuillerées de café, l'étranger ouvrit sa malle et en tira un violon.

— C'est toi, dit-il, noble instrument, c'est toi qui as été le bonheur, le soutien, la gloire de ma vie; c'est avec toi que j'ai conversé, avec toi que j'ai supporté les luttes du monde, c'est sur ton bois noirci par la vétusté que sont tombées parfois mes larmes de découragement, comme aussi mes larmes de triomphe. Ami précieux, compagnon inséparable,